NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

71 Nº 7 1949

Maurice Blondel (1861-1949). Réflexions sur la soutenance de l'« Action » (1893)

B. ROMEYER (s.j.)

p. 748 - 756

https://www.nrt.be/it/articoli/maurice-blondel-1861-1949-reflexions-sur-la-soutenance-de-l-action-1893-2755

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

MAURICE BLONDEL (1861-1949)

Réflexions sur la soutenance de l'« Action » (1893) (1)

Avec Maurice Blondel mort le 4 juin dernier, à Aix-en-Provence, c'est un penseur de premier ordre qui s'en est allé. De mieux en mieux, depuis l'*Action* de 1893, il avait imprégné la philosophie contemporaine. Ce qu'amorçait puissamment cette thèse mûrit peu à peu de façon à constituer d'abord une trilogie philosophique formée par la *Pensée* (1934), l'*Etre et les êtres* (1935), la nouvelle *Action* (1936 et 1937), puis les deux premiers tomes de la *Philosophie et l'Esprit chrétien* (1944 et 1946). Le tome III a été dicté en premier jet. Cet article voudrait revenir à l'*Action* de 1893, à la lumière des écrits ultérieurs.

Si M. Henri Bergson, plutôt scientiste à l'Ecole Normale et le restant ensuite jusque vers 1885, eut à se libérer intellectuellement pour produire l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* (2), M. Maurice Blondel n'eut, lui, qu'à se mûrir. C'est bien sa propre adolescence de philosophe qu'il développait en élaborant ses thèses pour le doctorat. Sans doute dut-il viriliser sa pensée et sa foi, mais il le fit sans opérer aucune conversion. Si le philosophe de l'*Essai*, se déprenant de l'idéologie spencérienne, rappelle un peu le jeune Augustin des *Dialogues* de Cassiciacum, le métaphysicien de l'*Action* rappellerait davantage un saint Anselme, un saint Bonaventure ou un saint Thomas d'Aquin.

Mais ce que Maurice Blondel eut à conquérir c'est la liberté de soutenir en Sorbonne une thèse sur l'action. Les maîtres de l'heure

(1) Né à Dijon, le 2 novembre 1861, le regretté Maurice Blondel y fit ses études secondaires, puis s'y prépara au concours de l'Ecole Normale, où il entra en 1881. Il y trouva le milieu sans foi chrétienne qu'avaient redouté pour lui ses parents. Mais il sut s'y acclimater, s'y faire respecter et aimer. Deux professeurs de philosophie, Ollé-Laprune et Boutroux, vivaient d'ailleurs assez de spiritualisme pour l'aider diversement à se découvrir. Jamais il ne les oubliera. Agrégé de philosophie, M. Blondel enseigna successivement aux lycées de Chaumont, Montauban, Aix-en-Provence, puis au Collège Stanislas à Paris. Le 7 juin 1893, il soutint en Sorbonne ses thèses pour le doctorat : *L'Action*, dédiée à Léon Ollé-Laprune, le *De vinculo substantiali et de substantia composita apud Leibnitium*, dédiée à Emile Boutroux. Chargé de cours à la Faculté des Lettres d'Aix-Marseille le 28 décembre 1896 (après son année de Maître de Conférences à la Faculté de Lille) M. Blondel y fut enfin nommé professeur de philosophie. C'est là qu'il enseigna de 1897 à 1927. En 1932, parut *Le Problème de la philosophie catholique*, et, en 1939, *Lutte pour la civilisation et philosophie de la paix*. Jusqu'au bout, M. Blondel dut dicter lettres, articles et ouvrages. En mars dernier il reçut l'extrême-onction mais se remit «assez, nous écrivait le 18 juin sa secrétaire, pour réviser d'anciennes dictées... Et c'est la veille même de sa mort qu'il signait les deux contrats d'édition pour *Le Sens chrétien* (256 p.) et *De l'Assimilation* (± 100 p.) ».

(2) *De Bergson spencérien au Bergson de l'« Essai »*, par P. d'Aurec, dans *Bergson et Bergsonisme* (*Archives de Philosophie*, XVII, 1).

ne voyaient pas qu'il y eût là matière à thèse (3). Maine de Biran, Ravaisson, Lachelier, Emile Boutroux n'avaient pu encore ouvrir assez l'esprit universitaire français au sens de l'action spirituelle (4). Toutefois Boutroux, chargé de lire la thèse de M. Blondel, réussit en fin de compte à faire agréer l'inscription du titre et du sous-titre.

A vrai dire, plutôt que l'action universelle, c'est l'action humaine qu'envisage la thèse de 1893. « Oui ou non, la vie humaine a-t-elle *un sens* et *l'homme* a-t-*il une destinée* ? » (5). Ce que cherche le philosophe, en suivant la genèse nécessaire de l'action et en déterminant ses ingrédients ou ses besoins constitutifs, ce n'est pas encore l'intelligence métaphysique de son essence. Au moins, en visée directe, sa dialectique n'est pas une ontologie rationnelle. Celle-ci, d'ailleurs moins rénovatrice que la phénoménologie même de l'action concrète, notre jeune chercheur la renvoyait à plus tard. C'est dans la trilogie de 1934-1937 qu'elle se trouve (6). Cet ensemble à la fois existentiel et rationnel venu quarante ans après, l'« Essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique » tendait à le préparer et le rendre efficace. Encore est-il vrai que, lorsqu'il soutint ses thèses, le mercredi 7 juin 1893, M. Blondel sentait plus qu'il ne le concevait ce caractère propédeutique du travail présenté. Comment ce philosophe de trente et un ans eût-il pu, alors, apercevoir tout l'horizon que lui ouvrait l'*Action* ?

Enfin la soutenance eut lieu. Un drame encore secret apparut par là même au grand jour. Parmi les maîtres du jury, plusieurs avaient été fort irrités par la lecture d'une thèse insolite, difficile, trop peu rationnelle à leur gré, et qu'ils estimaient outrageusement « surnaturaliste ». — « Voici ce qu'on voudrait savoir, avait dit au candidat M. Henri Marion : êtes-vous un solitaire, un sauvage ? ou bien seriez-vous le porte-parole, voire l'instigateur d'une campagne concertée contre la conception que nous avons ici de la philosophie et de son rôle ? » (7) — Nous savons en effet, grâce au compte rendu de la soutenance publié par M. Jean Werhlé (8), combien inattendue et déconcertante, ambitieuse et difficile à suivre, mais surtout contraire à la tradition universitaire française apparut à plus d'un la méthode employée dans l'*Action*. Il y avait bien, sans doute, le précédent

(3) *L'Itinéraire philosophique de Maurice Blondel.* Propos recueillis par Frédéric Lefèvre, dans *La Nef*, n° 5, p. 64-65, Paris, 1928.
(4) G. Madinier, *Conscience et Mouvement*, Paris, 1938 : toute l'*Introduction*.
(5) *L'Action*, p. VII.
(6) *La Pensée* (1934), *L'Etre et les êtres* (1935), le tome I de la nouvelle *Action* (1936). Paru en 1937, le tome II seul est une réédition remaniée et métaphysiquement enrichie de la thèse originelle. La phénoménologie s'y achève, du début à la fin, en ontologie.
(7) *L'Itinéraire*, p. 85.
(8) *Annales de Philosophie chrétienne*, t. LVI, 1907, p. 113-143.

bergsonien de l'*Essai*. Mais Bergson, si sévère lui aussi au rationalisme régnant, se gardait au moins de toute incursion dans le domaine religieux, singulièrement dans le problème du surnaturel chrétien. M. Blondel, au contraire, s'y aventurait comme à plaisir. Il faut, pour bien sentir cette nouveauté créatrice de la dialectique instaurée dans l'*Action*, réfléchir à l'impression qu'elle produisit sur le jury, aux principales objections émises et aux réponses du candidat.

Emile Boutroux, qui avait obtenu pour M. Blondel l'autorisation de faire parler l'action humaine en Sorbonne, ouvre la discussion. L'œuvre du candidat lui paraît trop complexe pour comporter un exposé d'ensemble, qui ne pourrait être à la fois bref et éclairant. Il y voit une sorte de mysticisme ascétique et chrétien, cherchant, par le renoncement et au-dessus de l'action elle-même, de quoi égaler son élan initial. A cet effort religieux il oppose le mysticisme hellénique, « qui se contente d'achever harmonieusement tout ce que la vie met harmonieusement à notre portée » (9).

Ma méthode, répond M. Blondel, n'est inspirée d'aucun mysticisme ; elle est positive. Prenant les hommes tels qu'ils se révèlent dans leur agir concret, je m'efforce de pénétrer en cet agir révélateur « non pour y apporter un caractère nouveau, mais pour reconnaître quelles en sont les exigences, pour en mesurer toute l'expansion irrésistible. Il m'a paru que la vraie force de la philosophie, c'est de s'appuyer sur ce ressort interne qui, lentement mais sûrement, produit ses effets inévitables. J'ai donc toujours accepté les hommes tels qu'ils sont, saisi leurs attitudes et leurs actions, même déréglées et défaillantes, pour y retrouver la loi qu'elles supposent et qu'elles posent jusque dans leurs désordres, tenté de les éclairer sur le secret mouvement du vouloir et de les acheminer vers le terme de l'élan initial, décrit les conséquences des déviations possibles, exprimé cette logique de la vie à laquelle n'échappe aucune forme de notre activité » (10).

Nous voici donc fixés, acquiesce Boutroux : vous entendez, vous voulez respecter tout le réel humain en décelant ses orientations. Mais, où me paraît surgir votre mysticisme chrétien, c'est dans ce postulat secret, primordial, entraînant toute votre dialectique et faisant d'elle une pétition de principe : rien de fini ne nous satisfait, nous voulons l'infini.

Non, réplique M. Blondel, ce vouloir de l'infini, je ne le suppose d'abord ni présent ni absent. Mieux : quand l'aperception interne et l'histoire m'imposent de l'admettre, je me raidis contre en poussant jusqu'au bout les attitudes négatives : esthétisme, dilettantisme, immoralisme. « Mettre en question tout et dégager tout ce qui est réellement contenu dans l'action humaine, voilà donc mon dessein. Je n'y découvre aucune pétition de principe » (11). — Oui, accorde alors

(9) *Annales, ibid.*, p. 115. — (10) *Ibid.*, p. 116. — (11) *Ibid.*, p. 120.

E. Boutroux, il y a dans la volonté humaine un désir spontané d'objet supérieur à tout ce qui lui est offert, mais la vraie sagesse ne consiste-t-elle pas à surmonter cet excès du désir en le réglant délibérément sur le bien accessible ? » « J'ai envisagé l'hypothèse, réplique M. Blondel, en traitant de la « *mort de l'action* ». Et j'ai montré comment se refuser au vouloir de l'infini n'anéantit pas ce vouloir et n'aboutit qu'à se tourmenter soi-même dans la mesure où l'on s'obstine à s'y refuser (12). Puis, j'ai fait voir comment y acquiescer généreusement c'est s'unifier dans la paix intérieure et la joie qui s'ensuit : à la « *mort de l'action* » s'oppose alors la « *vie de l'action* ».

Malgré ce que, prise à la lettre, l'expression « mort de l'action » affirmerait d'excessif (13), E. Boutroux laisser passer. Remontant au principe même de la dialectique élue par M. Blondel, il lui demande s'il n'aurait pas erré en préférant aux philosophies de l'idée une philosophie de l'action. Car l'être que l'idée élève au rang d'idéal universel, l'action le borne, l'étrécit, l'appauvrit, en le mêlant aux choses. — Tout au contraire, réplique le soutenant, à l'universel abstrait ma dialectique substitue l'universel concret. Dans notre conscience la plus élémentaire du phénomène, la *sensation,* je retrouve, « par une analyse exhaustive, le système complet des vérités positives, tout l'ordre scientifique, psychologique, métaphysique, moral, religieux » (14). Comment, dans ce système dynamique où tout s'enchaîne, je vois s'entresuivre les sciences positives, les données du subjectif, du déterminisme psychologique irréductible au déterminisme scientifique, du phénomène de la liberté et du déterminisme ultérieur, j'ai tâché de l'exposer. Je renie « tout secret idéalisme, autant que tout réalisme prématuré. J'étudie la connexion des faits tels que je les connais... Je cherche à décrire l'universel concret en y insérant à son rang cette description et cet effort mêmes » (15). — Si « j'approuve, conclut alors E. Boutroux, la tendance qui est la vôtre de subordonner la connaissance à l'action (car la connaissance n'en est qu'un extrait), j'aurais d'autres réserves à indiquer, mais sans qu'elles m'empêchent de reconnaître qu'en somme on peut dire de votre effort considérable qu'il a réussi » (16).

Avec M. Paul Janet, qui ouvrait une nouvelle discussion en déclarant avoir « pris une peine affreuse » à lire l'*Action,* le dialogue revêtit une physionomie tout autre qu'avec Emile Boutroux. P. Janet dit avoir dû renoncer à poursuivre sa lecture et se contenter de feuilleter le livre. Il n'est parvenu à comprendre ni la méthode employée, ni le résultat doctrinal et trouve le style obscur. Toute cette « histoire

(12) Cette formule nuancée paraît conforme à la pensée qu'exprimera M. Blondel dans l'*Etre et les êtres* : « les degrés du refus ou de la révolte peuvent sembler indéfiniment... descendants » (p. 209). Sur les pages de l'*Action* : notre *Philosophie religieuse de M. Blondel,* Paris, 1943 (p. 69-72).

(13) *Annales,* ibid., p. 123. — (14) *Ibid.,* p. 124-125. — (15) *Ibid.,* p. 125. — (16) *Ibid.,* p. 125.

naturelle ou physique » de l'action humaine le déconcerte. Ce qui prime, en morale, c'est l'intention individuelle. Spiritualiste à sa manière, P. Janet pense, procède, écrit tout autrement que M. Blondel. Avec lui pourtant, comme avec M. Henri Marion d'ailleurs très bienveillant, un dialogue efficace eût dû pouvoir s'engager. Surtout avec M. Marion, déçu de constater l'absence d'éthique dans une thèse qui annonce l'*essai d'une science de la pratique*. A M. Marion M. Blondel répond que son dessein a été de livrer des « prolégomènes à toute science de la morale » (17), mais non de constituer une morale théorique, pratique ou pédagogique. Quant à ces prolégomènes, ils lui paraissent nettement aboutir aux conclusions suivantes : « l'action ne se suffit pas ; elle ne trouve pas en elle-même sa règle et sa fin ; il n'y a point de science morale autonome, ni de philosophie légitimement séparée » (18). Certes, il y avait là matière à discussion ultérieure. En soutenant la possibilité de constituer une morale laïque, M. Marion aurait obligé M. Blondel à montrer comment sa dialectique propre, dans l'*Action*, exclut le moralisme laïciste sans pour autant recourir indûment à des données surnaturelles. Entre une morale séparée et la morale chrétienne, il y a l'intermédiaire indispensable d'une éthique rationnelle préparatoire. En 1893, M. Blondel ne voyait pas encore nettement la nécessité d'une pareille éthique. La discussion valait donc de s'engager sur ce point. De son côté, en prônant la possibilité ou même la nécessité pour tout spiritualisme théiste de se constituer une morale rationnelle, Paul Janet aurait pu amener le candidat à envisager ce qui, dans sa thèse, manque d'armature métaphysique explicite. Au besoin, il aurait lui-même dégagé les points fondamentaux d'un spiritualisme théiste indispensable en droit à tout homme pour marcher à sa destinée. Réagissant à une pareille mise au point M. Blondel n'aurait pas manqué de montrer, à la lumière de l'action, comment un spiritualisme philosophique peut avoir en effet sa valeur propre et sa méthode sans pour autant se suffire entièrement. Tout comme l'histoire universelle des hommes, notre histoire intime se comprend bien si le rôle du philosophe spiritualiste est d'orienter à des révélations surnaturelles et d'y préparer. « Platon pour disposer au christianisme » (19), disait Pascal. Combien mieux Blondel lui-même !

Vous prétendez nous conduire fort loin, dit à son tour M. Brochard. Mais votre processus est-il assez sûr ? Vous parlez de l'infini sans avoir établi qu'il y a de l'infini, de liberté sans avoir montré qu'il y a de la liberté. — Je montre, répond Blondel, comment naissent, prolifèrent et s'entresuivent ces données nécessaires. Au terme d'une investigation totale, se posera le problème de valeur ontologique. Alors seulement l'on pourra se demander utilement sur quoi

(17) *Annales, ibid.*, p. 131. — (18) *Ibid.*, p. 132.
(19) *Pensées*, éd. *minor* de Brunschvicg, p. 430.

est fondée l'invincible foi que nous avons en la réalité de la connaissance humaine intégrale : « ce n'est pas isolément, partiellement qu'il faut résoudre aucun problème ontologique ; avant de pouvoir déposer sur quoi que ce soit ce fardeau de l'être, il faut trouver quelque chose qui soit capable de le supporter vraiment. Il faut, dans l'ensemble des données, avoir constaté l'hétérogénéité des composants, marqué leur place au sein du tout, décelé *leur raison* unique et commune d'être » ([20]). — Vous prétendez, réplique M. Brochard, faire « rentrer dans le rang » la métaphysique elle-même, mais ne laissez pas de recourir aux vieilles preuves de l'existence de Dieu. Que signifie tout cela ? — Les systèmes, réplique de son côté M. Blondel, ne m'intéressent qu'en fonction de la nouveauté qui leur correspond dans l'action humaine ([21]). « Je montre donc simplement que les conceptions métaphysiques sont inévitables, qu'elles sont forcément le principe d'un dynamisme original, et qu'elles confèrent forcément à nos actes un caractère de transcendance ; c'est pour cela que j'en ai parlé en traitant des formes étagées de la *morale* naturelle. A un point plus avancé de l'action, j'ai rencontré, tout aussi inévitablement,... l'idée de Dieu : j'ai fait voir comment cette idée est nécessairement engendrée et comment, même anonyme, pseudonyme ou méconnue, elle engendre nécessairement à son tour. J'ai essayé, par les preuves classiques dont c'est en effet le rôle, de préciser, de purifier, de confirmer cette grande affirmation de l'humanité entière pour montrer ensuite, avec une force accrue et une lumière qui oriente notre marche, comment l'idée de Dieu entre, elle aussi, dans le dynamisme de l'action ; je l'étudie d'abord dans la mesure où cette connaissance nécessaire devient pour nous l'*unum necessarium* et nous impose la suprême alternative d'où il dépendra qu'elle soit salutaire ou délétère, que Dieu soit réellement ou qu'il ne soit pas pour nous. Mais, ici plus que jamais, j'ai maintenu que ce que nous refoulons par notre volonté voulue, nous ne le supprimons pas, nous ne l'effaçons même pas de notre volonté voulante. Et j'ai indiqué comment, selon la réponse que nous aurons donnée à l'alternative dont la présence de Dieu en notre conscience nous impose la nécessité, la connaissance et la possession que nous avons et que nous aurons de lui ne sauraient être les mêmes. Il y a donc une métaphysique à la seconde puissance, une métaphysique foncièrement réaliste, qui nous présente l'être non plus simplement comme un objet constitué par les contours logiques qu'on pourrait connaître du dehors et égaler par la pure idée, mais comme une vérité et une bonté à laquelle on ne participe davantage qu'en s'y conformant intérieurement » ([22]).

Serait-ce à son dialogue de soutenance avec M. Brochard que M.

(20) *Annales, ibid.*, p. 135-136.
(21) Les concepts sont des signes de l'intelligible, non des objets.
(22) *Annales, ibid.*, p. 137-138.

Blondel doit d'avoir songé à couronner, par un chapitre de synthèse sur « *le lien de la connaissance et de l'action dans l'être* », toute son analyse phénoménologique de l'*Action* ? Non. Ce chapitre existait, mais il en avait différé l'impression pour le remanier à la lumière du débat. Assurément, il manqua, au sens fort du terme, au texte soutenu. Sans ce chapitre final, à la fois ontologique et critique, l'*Action* demeure inachevée. Car, note M. Blondel lui-même avec une vérité décisive, après avoir « considéré tout ce qui est indispensable pour consommer l'action, il faut considérer comment l'action consomme et constitue tout le reste » (23). Il faut voir d'un regard universellement liant comment l'action nourrit d'être la pensée, lui donnant de prononcer sur la valeur absolue du vouloir et d'elle-même. Par ce chapitre qui, en certifiant la valeur objective de l'action humaine, certifie la valeur d'une dialectique de la pensée et d'une dialectique de l'être, M. Blondel ne constituait pas seulement des prolégomènes à une *Morale*. C'est une *Philosophie complète* qui s'y trouvait amorcée. Voilà pourquoi il importerait tant que soit rééditée telle quelle, bien entendu avec son chapitre final sur « le lien de la connaissance et de l'action dans l'être », l'*Action* de 1893. Avec le minimum indispensable de notes et sans excursus. La réédition remaniée de 1937 (24) conserverait toute sa valeur, mais une valeur autre : valeur de témoignage portant sur le travail d'explicitation, de progrès notionnel, voire de rectification opéré dans l'esprit de M. Blondel entre 1893 et 1937.

Prenant le dernier la parole, M. G. Séailles engageait d'emblée le débat sur les ultimes problèmes, « presque théologiques », de la thèse. Et il annonçait une « franche critique ». Cette critique, je la désire, répondit aussitôt M. Blondel. Rien n'est théologique dans ma thèse : ni mon dessein, ni ma méthode, ni mes conclusions. C'est pour ne pas mutiler la raison qu'à l'exemple des philosophes anglais et allemands j'ai étendu ma critique aux problèmes religieux, chrétiens ou autres. Ils sont donnés aussi. Mais, au lieu de procéder en théologien par voie d'autorité ou de foi, je n'ai fait que suivre le déploiement de l'action humaine jusqu'au bout. « Quoi de plus légitime, de plus scientifique que de chercher à avoir une connaissance explicite de ce qu'on est implicitement et à nous égaler à nous-même, à faire aboutir notre volonté la plus profonde, la plus vraie, la meilleure ? » Mes conclusions, du moins, seraient-elles théologiques ? Nullement. Car, après avoir constaté l'impuissance de la nature et de l'homme à nous sauver en comblant notre vouloir voulant, je me suis contenté de requérir ce qui est nécessaire à l'obtention du salut, l'Unique nécessaire. En quoi consiste ce nécessaire ? Comme philosophe, je l'ignore. Définir les conditions qui le rendent discernable, acceptable, assimilable, ce n'est ni le produire, ni le voir, ni même l'expliquer.

---

(23) *L'Action*, p. 425. — (24) Le tome II de la nouvelle *Action*.

La discussion eût dû alors se poursuivre ainsi : Est-ce le Dieu des philosophes ou le Dieu de Jésus-Christ que l'action requiert comme répondant à notre vouloir voulant ? Si c'est seulement le Dieu des théistes, et à supposer que l'exigence soit dûment établie, votre dialectique est en effet d'un philosophe mais sans portée chrétienne ; si c'est le Dieu de Jésus-Christ, elle est d'un théologien qui prend appui sur l'autorité censée légitime de la foi au Christ. En ne posant pas cette question, M. Séailles omit de fournir à M. Blondel occasion d'expliquer sa pensée profonde en distinguant, comme il le ferait dans la trilogie de 1934-1937, entre ce qui, dans l'exigence de l'action humaine, a pour principe notre nature même, et ce qui provient de stimulations surnaturelles ou au moins transnaturelles. Ici, exigence *de fait,* résultant du don chrétien et donnant lieu à la dialectique qui est explicitement suivie dans la *Philosophie et l'Esprit chrétien,* témoignage intellectuel du croyant catholique ; là, exigence de *droit,* issue des énergies naturelles du vouloir voulant et donnant lieu à la dialectique philosophique suivie dans l'*Action* de 1893 et dans la trilogie de 1934-1937 (25). Rien d'étonnant dans le fait que M. Séailles ait omis de poser la question fondamentale pouvant provoquer M. Blondel à reconnaître, dès 1893, que les chapitres I et II relatifs à l'achèvement de l'action relèvent d'une dialectique intellectuelle qui n'est plus celle du philosophe mais celle du croyant. Aussi bien ne seraient-ils pas reproduits dans l'*Action* de 1937 et réservés à la seconde trilogie, de la *Philosophie et l'Esprit chrétien.*

M. Séailles avait en tête d'autres objections. Il s'en prit, en effet, à l'hétéronomie incluse dans le devoir d'opter pour ou contre Dieu. Fidèle à sa méthode d'immanence, M. Blondel répondit que refuser d'opter ou opter contre serait mépriser sa volonté foncière. « Notre volonté propre, dit-il, nous empêcherait d'arriver à notre volonté vraie. C'est par la soumission seule qu'on parvient à l'indépendance véritable ». Oui, il y a une « hétéronomie réelle et onéreuse du devoir et de la foi », mais cette hétéronomie ne s'oppose en rien à « l'autonomie légitime de la volonté ». Nous serions, au contraire, « inexcusables de manquer de soumission quand c'est contre la lumière même de la conscience que nous péchons » (26).

Sans insister davantage sur ce point, M. Séailles en vient à sa critique préférée. Elle concerne la théorie blondélienne de la « mort de l'action » et du dam définitif qui s'ensuit. Voulant voir dans ce dam « un supplice infligé du dehors comme par une contrainte brutale », M. Séailles déclarait à bon droit ne pouvoir « ni l'absoudre ni même le comprendre ». Mais, répondit M. Blondel, j'ai précisément montré comment « l'enfer c'est le péché même ». « Pour être puni, l'homme n'a pas besoin d'être chargé et écrasé. Il lui suffit de voir à fond,

(25) Notre *Philosophie religieuse de Maurice Blondel,* p. 76-80.
(26) *Annales, ibid.,* p. 140.

de sentir pleinement son vide, d'éprouver le manque de ce dont il s'est privé » ([27]). Ici encore, ici surtout, M. Séailles se devait d'insister et d'obliger pour ainsi dire M. Blondel à préciser ce qu'est au juste, à ses yeux, ce péché définitif de l'enfer. La mort voulue mais inefficacement voulue de l'action ? Oui, mais à la condition de comprendre que, si pervers soit-il, cet immortel vouloir voulu de la « mort de l'action » n'anéantit pas dans le pécheur un fond naturellement bon de vouloir voulu de la « vie de l'action » ([28]). Mais M. Séailles préféra opposer d'emblée à la doctrine blondélienne du dam, « toute pénétrée d'esprit conservateur, de préoccupations orthodoxes, de fidélité à la lettre des dogmes et aux préceptes d'une Eglise »..., le « véritable esprit de l'Evangile ». Evoquant le Christ qui pardonne à la femme adultère, il rappelle sa parole « Femme, je ne te condamnerai pas non plus » et conclut par la déclaration d'incroyant, que voici : « Pour moi, je sais gré à l'humanité d'avoir mis cette parole sur les lèvres de celui qu'elle a conçu sans péché » ([29]).

Malgré ses lacunes et ses côtés superficiels, la soutenance de l'*Action* fut une grande soutenance. Aujourd'hui plus que jamais, il importe, si l'on désire approfondir la dialectique blondélienne, de s'y introduire par le chemin de l'histoire. La réaction de maîtres tels que Boutroux, Paul Janet, Marion, Brochard et Séailles, les réponses de M. Blondel valent sans doute, à ce titre d'acheminement historique à une grande philosophie, d'être exploitées. Quoi qu'il en soit, après la journée philosophique du 7 juin 1893 en Sorbonne, l'*Action* de M. Blondel existait. Dans le monde de la pensée et dans l'esprit du jeune philosophe de trente et un ans, une évolution prenait date. De l'*Action* procédèrent les autres écrits blondéliens en matière de philosophie. Ce qu'il faut y chercher ? L'unique nouveauté que voici : Au lieu d'aller d'emblée aux idées abstraites et aux combinaisons qui en découlent, on doit d'abord interroger l'action humaine concrète. Non pas la seule action extérieure mais, avec elle et en elle, l'action intérieure totale : notre vie même dans sa plénitude incarnée et spirituelle, pensante et voulante, morale et religieuse. Car pour Blondel agir au sens fort du mot c'est penser et penser c'est vivre en plénitude. De l'action ainsi entendue émane la valeur des idées. Ceci une fois reconnu, il ne sera que juste de l'avouer : issues de notre vie concrète nos idées abstraites nous permettent de réagir sur elle, de lui ouvrir des horizons infinis, de l'orienter avec plus de clarté, de confirmer ses sourdes intuitions et de démasquer ses illusions. C'est cette méthode rénovatrice que M. Blondel mettra en œuvre dans ses ouvrages ultérieurs.

Maison d'études philosophiques
Vals-près-Le Puy. B. ROMEYER, S. I.

(27) *Annales, ibid.*, p. 141.
(28) Notre *Philosophie religieuse de M. Blondel*, pp. 69-72, 242-244, 248-252.
(29) *Annales, ibid.*, p. 142.